

Séance d'installation de Bernard Desmoulin à l'Académie des beaux-arts

Mercredi 29 septembre 2021

Hommage à Yves Boiret

Mesdames, Messieurs, Chers amis,

Je dois d'abord remercier Aymeric Zublena pour ce portrait particulièrement touchant de la part d'un confrère très amicalement estimé et respecté. Jeune, j'ai travaillé auprès de lui après mon diplôme et mon escale dans la 2^{ème} DB, il n'avait pas encore l'impressionnante carrière qu'on lui connaît mais s'attelait déjà à la fabrication des villes nouvelles et à l'architecture de la santé avec l'hôpital Georges Pompidou. Plus tard ; le stade de France réalisé avec son complice de longue date Michel Macary élargirait son horizon à la scène internationale.

Je suis très honoré que vous m'installiez aujourd'hui au fauteuil d'Yves Boiret. Très ému aussi de me tenir sous cette coupole vêtue de l'habit vert, signe définitif de votre accueil confraternel. J'en mesure la responsabilité et songe à tous nos illustres prédécesseurs : Percier, Fontaine, Lefuel, Hittorf, Labrousse, Laloux et tant d'autres dont nous sommes les héritiers.

Le grand Flaubert prétendait que les honneurs chassaient l'honneur. Après ce roulement de tambour qui nous accompagne sous cette coupole, toujours impressionnante, je pense que Gustave se trompait. Il eût été déshonorant de refuser la main tendue d'une prestigieuse assemblée dont la somme des œuvres incite à la plus grande humilité. Ce cadeau ne s'adresse pas qu'à celui qui le reçoit mais à la chaîne invisible, de ceux qui, comme l'équipage d'un sous-marin laissent un instant émerger la pointe du périscope. Beaucoup sont ici.

J'ignore pourquoi on devient architecte. Il est certain que depuis toujours, je détestais certains paysages, certaines rues dont l'ambiance pouvait agir sur mon humeur. Je voyais en revanche de très belles choses, anonymes ou non, dont la présence habituelle niait toute hiérarchie, qu'elles soient abris ou habits.

L'idée de permanence était bien loin de toute forme de style ou d'écriture. Je les regardais comme on regarde un arbre avant d'y reconnaître un chêne, un pin ou un cyprès, rapprochant indifféremment les architectures médiévales et contemporaines, confondant les époques en recherche de dignité ou de spiritualité, d'organisation ou de désordre dans la constance des préoccupations humaines en apparence chaotiques.

L'architecture est faite de vides, de pleins, de gravité et d'élancements, d'archétypes et de prototypes, mais aussi de sols et de ciels. Cette combinaison sans fin d'éléments naturels ou inventés et la mise en lumière de sensations anticipées ou hasardeuses ont occupé l'essentiel de notre vie. Se frotter à la réalité, gérer la complexité pour trouver la simplicité, rechercher l'évidence ou l'insolite, parfois l'émotion, apparentent cette activité à un jeu dont nous avons mesuré peu à peu l'importance. J'ai pris tout cela très au sérieux, dans la recherche continue d'un plaisir, préservant l'étonnement d'un voyageur qui fuit sa morosité

quotidienne. Pour moi, ce voyage fut autant un déplacement vers les autres, qu'une mise en résidence.

Jeune, j'étais impatient de devenir moderne et me demandais à quel âge on le devenait. Quelques signes annonciateurs scintillaient à travers les couleurs franches des films de Godard, des images de Capri depuis la terrasse de la Villa Malaparte, l'audacieuse longueur des robes de Courrèges, les musiques insolites de Pierre Henry, une affiche de Jean Widmer, les répliques énigmatiques de la *Cantatrice chauve* de Ionesco et encore bien d'autres choses.

Si je remonte au plus loin de mes engouements, je constate la persistance d'un certain détachement et d'une indifférence de fond pour la culture à laquelle aujourd'hui je me réfère et je peinerai à identifier un mouvement suffisamment proche de mes préoccupations pour avoir déclenché mon intérêt pour l'architecture.

L'enseignement sous la verrière du Grand Palais avec Henri Ciriani, suivi de quelques superbes rencontres corrigeront définitivement cette mise à distance. Des noms qui parleront à mes confrères architectes : Bernard Zehrfuss, par exemple, qui fut le secrétaire perpétuel de cette académie. Mon épouse et moi-même sommes à l'origine d'une exposition qui lui fut consacrée à la Cité de l'Architecture, ou bien Roland Simounet et tant d'autres dont la posture intemporelle d'architecte ne pouvait que par mimétisme m'impressionner.

Délaissant les analyses rationnelles, mon propos d'architecte a privilégié une approche intuitive des lieux. Mon insuffisante culture architecturale m'a pourtant étonnamment conduit à frôler de grands monuments, comme si cette proximité ne pouvait en aucun cas les atteindre. L'inculture alliée à l'inconscience est un cheval de Troie dont il faut se méfier. Toujours à la recherche d'une légitimité que l'on accordait à celui dont les références n'étaient que des promesses, je ressentis une forme d'orgueil en comprenant que la modernité dans sa prétention n'agissait pas autrement. Pire, je pressentais dans certaines réalisations une sur-modernité, une « radicalité » dépourvue de chaleur et d'humour, faite de « non lieux », hors de toute charge identitaire ou historique.

Certaines créations populaires étrangères à mon exercice, plus souvent porteuses d'innovation que ne l'est l'avant-garde m'attiraient et j'imaginai mon travail comme support de récits : déjeuner au bord de l'eau, une cabane dans les arbres, un hangar à bateau, un mémorial livré au végétal, un déhanchement de tête quartier Robespierre à Montreuil.

Autant amoureux des lieux que de l'architecture, plus sensible aux décors de notre quotidien qu'aux registres formels nés de pesantes théories, je m'approchais à petits pas et sans culpabilité vers l'Édifice sacré ; célébré et paré de toutes les gloires, celui qui reste dressé après les révolutions, les guerres et la tabula rasa. Celui que l'on choie ou restaure. L'époque, m'était favorable, elle redécouvrait l'utilité du déjà-là en le démystifiant.

Ce patrimoine m'a fait découvrir des personnalités, des architectes d'une autre espèce. Spécialistes des monuments, ils semblent sacrifier leur ambition créative en adoptant une posture de conservateurs, rôle jugé ingrat dans la fabrication de la ville, très loin de la figure de l'auteur arrogant, les yeux rivés sur le futur. A ceux tournés élégamment vers le passé, il apparaissait généreux, de leur reconnaître le titre d'historien ou de technicien. Pas si simple ! La réalité est ailleurs : artistes, poètes, ils se sont tout simplement fait détourner du droit chemin par une beauté redécouverte.

Yves Boiret, à qui je rends hommage à travers cet éloge n'était pas que l'un d'entre eux. Il semblait en être le modèle. Ne l'ayant jamais croisé, d'une façon ou d'une autre, son nom apparaissait au fil de mes projets. Plus j'observais ce monde feutré des monuments historiques, plus il apparaissait comme la référence incontournable pour, selon ses propos « *savoir transmettre, à partir de son propre choix, ce qui appartient à tous* ».

Unanimes quant à son autorité courtoise et son opiniâtreté à défendre ses positions d'architectes et celles du corps des ACMH, ceux de ses nombreux amis qui m'ont parlé de lui, de la querelle liée à la restauration de la basilique Saint-Sernin à Toulouse ou des convictions portées par ses projets de restauration pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem ont avivé ce regret de ne pas l'avoir connu.

Je tiens à dire à ses cinq filles Odile, Claire, Bénédicte, Miriam et Séverine et à sa famille, l'honneur qui est le mien d'évoquer en ces lieux son parcours et son engagement. Engagé, il l'était à plus d'un titre, comme président du corps des Monuments historiques, comme enseignant à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, à l'école de Chaillot, à l'Université Catholique de Louvain, au Restauo à Rome, sans oublier ses innombrables missions internationales dont celles du Conseil de l'Europe ou celles de l'UNESCO au chevet des temples d'Angkor.

Sans prédécesseur, lors de son installation, il y a bientôt vingt ans, Yves Boiret devint le premier occupant de son fauteuil. Ce petit-fils et fils d'architecte dont il fut pendant trente ans l'associé est né à Fontenay-aux-roses (en 1926) dans une grande maison familiale recouverte de glycines proche du pavillon d'où Yves Klein ferait plus tard son célèbre saut dans le vide.

Boiret, lui, n'était pas homme à sauter dans le vide. C'est un homme ancré. Entré à l'Ecole des beaux-arts dans l'atelier Pontremoli-Leconte, il en sortira diplômé en 1955 en obtenant la même année son diplôme d'Etudes Supérieures d'Histoire et de Conservation des Monuments anciens. Il devient en 1963 architecte en chef des monuments historiques puis inspecteur général après avoir assisté Jean Trouvelot au château de Vincennes, l'un des grands projets d'André Malraux.

Homme de conviction porté par des valeurs qu'il a su mettre au service de trésors immuables, Yves Boiret vivait rue de Médicis près de la fontaine du jardin du Luxembourg. Entre l'agence, boulevard Saint-Germain, et son domicile, où il gardait une table à dessin, il trouvait avec son épouse Donatienne et leurs filles le difficile équilibre entre la vie familiale et une vie professionnelle ponctuée de chantier et de voyages internationaux.

Un architecte peut tout autant inventer des édifices que « soigner » ces constructions qui accompagnent l'humanité. Pour ouvrir le patrimoine à la création, Yves Boiret avait à cœur de réunir les deux approches. Il compta pour beaucoup dans une publication de 1979 « *Créer dans le créé, l'architecture contemporaine dans les bâtiments anciens* ¹ », l'un des premiers ouvrages sur ce thème. Son enseignement à l'Ecole de Chaillot et son discours sous cette coupole sont dans la même veine.

¹ (« Créer dans le créé : L'architecture contemporaine dans les bâtiments anciens », publié en 1979 et repris à l'occasion de l'exposition réalisée du Centre Pompidou, 28 mai-7 septembre 1986)

Ses filles rapportent qu'il se voyait en « médecin des monuments ». Juste et pragmatique, l'appellation paraît toutefois trop modeste pour approcher un humaniste, rassembleur des hommes et des idées.

Représentatif d'une génération d'ACMH qui vit naître la charte de Venise, Yves Boiret militait ainsi pour l'harmonie et la complémentarité entre patrimoine et création dans une continuité sans rupture mais sans concession à l'imitation. Déjouer, selon lui, le « *risque redoutable de falsifier la beauté des monuments historiques par un acharnement abusif* » l'avait persuadé « *qu'accomplir une tâche créative de nouvelles strates dont l'histoire se nourrit doit être un témoignage de beauté réinventée* ». Au-delà de leur forme, c'est l'esprit de ces monuments qu'il désirait transmettre. Ses interventions en témoignent : sur les châteaux de – Vincennes, Annecy, Fougères, Vitry -, sur l'abbaye de Saint-Germain des Prés, les cathédrales d'Albi, Reims et Beauvais, les couvents des Jacobins ou des Cordeliers, le musée des Augustins, les églises Saint-Sulpice, Saint-Séverin ou encore le Val de Grace.

« *D'une politesse indéfectible, à l'écoute et bienveillant, je l'ai toujours vu sourire, ce qui témoigne de son ouverture au monde et aux autres* », dit Bruno Decaris qui fut son élève. Et d'ajouter : « *Les ACMH, côtoient la grandeur de ce qu'il y a de mieux dans l'humanité. Cela peut parfois leur causer des tortures. Le Saint-Sépulcre fut ainsi l'un des sujets les plus difficiles auquel il se soit confronté, ayant alors affaire à plusieurs attributaires dont les idées différaient autant qu'elles le font aujourd'hui dans l'Europe des 28.* » Les décisions prises par le patriarche grec et le patriarche arménien qui allaient à l'encontre de ses convictions, le poussèrent à démissionner.

Emu par l'attrait secret qu'ont les hommes pour les ruines, Châteaubriand affirmait que « ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence ». Dans une relation parfois teintée de mysticisme à la beauté et à la transcendance de ces vestiges, Yves Boiret avait le bonheur de partager l'intimité de ces monuments qu'il évoque dans son discours d'installation : « *Dans les hauteurs ruisselantes de sculptures de la cathédrale de Reims au sommet de sa tour Nord, j'ai fait un jour une rencontre terrifiante : parvenu à l'ultime palier d'un échafaudage, seul un visage sculpté m'attendait ; rongé par cette lèpre qu'est la pulvérulence de la pierre. Cette rencontre inopinée m'a douloureusement fait ressentir la responsabilité terrible d'une vocation mise au service de la beauté* ».

Comment ne pas être touché par cette confrontation à 40 mètres au-dessus du parvis qui, ajouta-t-il « *fourmillait alors de touristes ignorant le drame de la mort progressive d'une beauté qu'ils venaient précisément contempler* ». Cette remarque m'a fait songer à la première scène du film de Paolo Sorrentino *La Grande Bellezza* : un touriste masqué par l'objectif de son appareil photographique y est foudroyé par la beauté de Rome. C'est le syndrome de Stendhal ! Enseignant au Restauvo, Yves Boiret supporta cette beauté.

Le regard et l'autorité d'Yves Boiret ont éclairé et vivifié les grands débats qui ont animé le Service des monuments historiques dans le dernier quart du XX^{ème} siècle. Pour toujours, son nom est attaché aux questions doctrinaires de Saint-Sernin de Toulouse, à la réfection profonde engagée pour la conservation de la statuaire de la cathédrale de Reims ou à la réflexion structurelle sur la cathédrale de Beauvais.

En effet, dans les années 80 et 90, lorsque les toitures de la basilique Saint-Sernin se dégradent Yves Boiret décide de rétablir les dispositions médiévales du haut comble en restituant les mirandes supprimées en 1860 par la toiture de Viollet le Duc.

Or, les historiens de l'Art l'affirment, on ne détruit pas Viollet le Duc. Si son argumentaire convainc la commission supérieure des monuments historiques favorable à la «dé-viollet-le-ducisation» de ce monument, il se heurtera à une violente campagne de protestation des associations de quartier, soutenues par le maire de la ville. Attaqué personnellement, honni et traité de « parisien » bien qu'il soit l'architecte en charge des Augustins et du couvent des Jacobins, Yves Boiret sera accusé de désacraliser l'église pour la muséifier. Assumant ses choix, ce chrétien fervent ne manqua pas de rappeler qu'il n'était pas dans ses habitudes de désacraliser les édifices et qu'il laissait à ses descendants toute liberté de détruire un jour les restaurations dont il s'amusait à dire qu'elles étaient celles d'un « Boiret Le Duc. » Seule la visite et l'intervention du ministre de la Culture, Jack Lang, fit taire ses opposants.

Yves Boiret débuta sa carrière dans la France des Trente glorieuses. Des innovations colorent l'air du temps. Des possibilités inédites s'offrent aux urbanistes et aux architectes pour substituer à un existant séculaire de grands ensembles modernes. La table rase est dressée, cependant André Malraux pour qui les monuments sont « le plus grand songe de France » entérine en 1962 la création des secteurs sauvegardés et lance les grands chantiers de restauration de la cathédrale de Reims, du Louvre et des châteaux de Chambord, Fontainebleau, Versailles et Vincennes.

Reconnu très jeune au plus haut niveau par la république, Yves Boiret s'inscrit dans la longue tradition du compagnonnage des Bâisseurs des cathédrales dont Le Corbusier rappelle l'héroïsme dans « Quand les cathédrales étaient blanches » : *« l'univers tout entier (...) soulevé par une immense foi dans l'action, l'avenir et la création harmonieuse d'une civilisation ».*

Yves Boiret, avec d'autres, nous a fait aimer les cathédrales, les vieilles pierres et tout ce qui parlait de nous. Il savait sauver ces monuments garants des ambitions, du génie et des drames d'époques révolues. Quelle tâche immense de toucher ainsi à ce qu'il y a de plus noble pour les revivifier et confier à nos descendants l'émotion qu'ils suscitent. Mais quelle responsabilité ! Écoutons Boiret confronté à la fragilité des voussures de la cathédrale de Reims :

« Une nuit de l'année 1987, un dais en pierre détaché de son vousoir, s'est écrasé au sol. Nul indice n'annonçait la soudaineté de cette chute qui n'entraîna heureusement aucun accident de personne ; on imagina aussitôt le drame qu'elle eut provoqué en pleine journée, quand de nombreux visiteurs contemplant cet admirable portail, en cette entrée principale de l'église, jadis empruntée par les rois de France lors de leur sacre. Les parties consolidées au fil du temps par cerclage ou goujonage comportaient des fissures, apparemment nouvelles, situées dans des angles morts, invisibles depuis le sol.(...) Comment apprécier précisément le nombre, la forme, la profondeur des éléments métalliques éventuellement incorporés dans des vousoirs analogues à celui qui s'était brisé ? Était-il possible de procéder sans risque à leur extraction ? Ces dilemmes étant embarrassants, la réflexion ne pouvait être menée que sur place. »

Sur ce chantier majeur, notre confrère renouvela la doctrine d'intervention sur la grande statuaire monumentale, ce n'était qu'une étape.

Quand il se confronte à la basilique Saint-Sernin, Yves Boiret nous parle de modernité. Là où Prosper Mérimée n'avait confiance qu'en Viollet-Le-Duc, lui saura démystifier cette figure et ouvrira de nombreuses perspectives à une nouvelle génération d'architectes.

Il y a quelques jours, au petit matin, je suis passé devant le 176 boulevard Saint-Germain, d'où il partit si souvent à l'aube pour s'envoler vers Toulouse en Caravelle, ou sillonner les routes de Savoie, du Tarn, de l'Orne ou de l'Oise. Belle époque que celle où l'architecte en chef était le prince des territoires dont il avait la charge. Humaniste, représentant idéal de la culture, il y était accueilli en grand Monsieur. Nul ne supposait alors que le « gris Boiret » de ses costumes, lui donnait l'aisance de passer d'un chantier poussiéreux à l'antichambre d'une préfecture.

Nous ne pouvons construire qu'avec des certitudes un futur inconnu. Ces certitudes ne tiennent qu'au passé. Yves Boiret le savait. Lui qui si souvent dut convaincre de la justesse de ses interventions s'attachait à la vision de ce que les monuments furent et pourraient être.

La recherche de nouvelles authenticités sur des sites auquel nul sommeil éternel n'est promis, c'est, pour moi, faire du passé table ouverte. Est-ce cela que l'académie reconnaît dans mon travail ? Et si l'on y décèle quelque trace d'originalité, je pense à Jean Cocteau qui prétendit ici que : « *L'originalité consiste à s'acharner à vouloir faire comme les autres, sans jamais y parvenir.* »

Fort de demain, ce que l'on regarde aujourd'hui n'existe déjà plus. Ces décors d'illusion nous inspirent une mélancolie que cache à peine l'idée de permanence.

Chers Académiciens, je vous remercie d'accepter parmi vous quelqu'un qui veut vous aider à entretenir cette magnifique illusion.

Merci.